

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Garnier, le 12 sept 2019. VERDI: La Traviata. Yende, Bernheim, Mariotti / Stone.



Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Garnier, 12 septembre
2019. La Traviata, Verdi. Pretty
Yende, Benjamin Bernheim,
Ludovic Tézier... Orchestre de
l'opéra. Michele Mariotti,
direction. Simon Stone, mise en

scène. Nouvelle production du chef-d'œuvre verdien, La Traviata, à l'affiche pour la rentrée 2019 2020 de l'Opéra National de Paris. L'australien **Simon Stone** signe une transposition de l'intrigue à notre époque, avec la volonté évidente de parler à la jeunesse actuelle. **La soprano Pretty Yende dans le rôle-titre fait une prise de rôle magistrale**, entourée des grandes voix telles que celles du ténor **Benjamin Bernheim** et du baryton **Ludovic Tézier**. L'orchestre maison est dirigé par le chef italien **Michele Mariotti**. Une nouveauté riche en paillettes et perlimpinpin, bruyante et incohérente parfois, malgré la beauté plastique indéniable de la soprano, les néons, les costumes hautes en couleur... le bijou reste invisible aux yeux.

La Traviata 2.0... en frivolité stylisée



La Traviata est certainement l'un des opéras les plus célèbres et joués dans le monde entier. Le livret de Francesco Maria Piave d'après La Dame aux camélias d'Alexandre Dumas fils n'y est pas pour rien. Le grand Verdi a su donner davantage de consistance et d'humanité aux personnages mis en musique. Si l'histoire archiconnue de Violetta Valéry, « courtisane », est un produit de son époque, inspiré d'ailleurs de faits réels, seule la musique fantastique de Verdi cautionne l'indéniable popularité inépuisable de l'opus. Si le public contemporain européen est de moins en moins friand d'histoires tragiques où les femmes sont condamnées à la victimisation par une société à la misogynie conquérante, nous aimons toujours être conquis par les sopranos qui s'attaquent au rôle, et qui malgré la mort tragique sur scène, gagnent néanmoins à la fin de la performance, par la force de leur talent et leur insigne

compétence.

Dans la transposition du metteur en scène, **M. Stone**, nous avons droit à un premier acte qui frappe l'oeil par l'usage ingénieux de la vidéo (signée **Zakk Hein**), avec les références contemporaines d'Instagram et Whatsapp. Violetta a donc des milliers de « followers », va faire la fête dans un célèbre club privé parisien, s'achète un #kebab en fin de soirée, etc.. Ça interpelle, c'est surprenant, c'est agréable, c'est cool, c'est fugace... C'est souvent anti musical. Regardons ce qu'il se passe sur scène au moment le plus connu du grand public de cet acte, la chanson à boire (le Brindisi)... Rien. Cela pourrait être presque intéressant, de faire d'un morceau choral et dansant un moment de tension dramatique apparente.. Mais pourquoi ? Et comment ? Personne ne sait. La musique est dansante et légère, mais personne ne bouge. Si les interprètes n'avaient pas tourné le dos au public à certains moments, nous aurions pu dire qu'il s'agissait d'une mise en scène d'inspiration baroque, du fait de l'aspect profondément conventionnel de la proposition.

A un moment au 2e acte, nous avons droit à des néons tout à fait orgiaques, c'est audacieux et c'est kitsch. On adore. Immédiatement après vient une procession des choristes déguisés en plusieurs personnages des fantasmes érotiques, il y a du cuir, du latex, des godemichets... et sagement se forment des couples tout à fait hétéronormés, qui sagement regardent le public de face, sans bouger, pendant qu'ils chantent leur chœur puis quittent la scène. Il y a aussi pendant cet acte un bovidé sur scène. A la fin de l'acte la salle fut inondé d'applaudissements... et de quelques huées. Au troisième acte, le plus sobre, dans un contexte médical, plus ou moins explicite, l'espace scénique est constamment « pollué » par des mécanismes qui font marcher la scénographie, produisant d'insupportables bruits.

Heureusement les performances vocales sont salvatrices. Il y a un travail d'acteur indéniable, surtout de la part des

protagonistes, mais également chez quelques seconds rôles. Ils sont habités par le drame, même si la proposition est étrangement moins dramatique que ce que nous en attendions.



Pretty Yende dans le rôle-titre est une force discrète. Nous savons qu'elle a longtemps attendu avant d'incarner le rôle, malgré les propositions depuis de nombreuses années. Elle a bien fait ! Elle a le physique qui correspond au personnage et surtout elle est tout particulièrement juste dans la caractérisation, qui peut facilement sombrer dans l'excès de pathos. Si son jeu d'actrice est génial, le bijou est dans la

voix. Sa performance est resplendissante, son souffle coupe le souffle et son legato ensorcelle, tout simplement. Le timbre est beau et touchant, et ses coloratures, bien que virtuoses, ne sont jamais frivoles. Son interprétation ultime, l'«addio del passato » à la fin de l'opéra est un moment inoubliable, où seul les frissons nous rappellent que le temps n'était pas vraiment suspendu. Une prise de rôle magistrale !

Dans le triumvirat des protagonistes, les rôles masculins d'Alfredo et de Giorgio Germont, fils et père, sont tout aussi brillamment interprétés. La performance de **Ludovic Tézier** dans le rôle du père est une Master Class de chant lyrique et de style. Le ténor **Benjamin Bernheim** est tout panache ! Il est vaillant dans les limites de la proposition scénique, mais a surtout une force expressive remarquable dans l'instrument. Le timbre est charmant ; sa voix remplit la salle et touche les coeurs.

Le chœur de l'Opéra sous la direction de **José Luis Basso** est à la hauteur des autres éléments de la production. La direction musicale du chef **Michele Mariotti** est tout à fait intéressante. Si dans l'ensemble tout paraît correcte, la performance des vents est tout à fait hors du commun. Si les voix de la Yende et de Bernheim, lors du duo du 1er acte « Un di, felice, eterea » sont ravissantes, les vents sont quant à eux, ...sublimes.

Nouvelle Traviata à l'Opéra National de Paris, avec un trio de protagonistes qui cautionnent entièrement le déplacement, une mise en scène pétillante et légère qui ne laisse pas indifférent. **A l'affiche au Palais Garnier les 18, 21, 24, 26 et 28 septembre ainsi que les 1, 4, 6, 9, 12 et 16 octobre 2019**, avec deux distributions. Illustrations : © Charles Duprat / OnP